

Dans le « catéchisme de notre cœur », a dit un grand théologien, le Samedi Saint ne semble pas occuper une très grande place. Le Jeudi Saint célèbre l'institution du sacrement de l'amour, le Vendredi Saint vénère la croix, la Nuit Pascale chante la résurrection, mais le Samedi Saint ? Chaque dimanche pourtant, notre Credo confesse le mystère dont ce jour fait tout particulièrement mémoire : « Il est mort et a été enseveli ; il est descendu aux enfers ». Oui, à chaque eucharistie « nous annonçons la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne ! » (1 Corinthiens 11,26).

Jésus est vraiment mort. Il n'a pas fait semblant. Il n'a pas joué un jeu. Un jour, il a pris le chemin qui sera aussi le nôtre : il a quitté cette vie, ce monde, notre monde si concret, si digne d'amour ; il est descendu dans l'abîme le plus profond de l'homme, de ce que la Bible appelle le shéol ou l'Hadès : les ombres de la mort. Et l'Église ne craint pas de s'arrêter là un instant, de contempler avec crainte, mais aussi avec une silencieuse douceur, cette descente divine dans l'immense impuissance humaine : le Christ nous a précédés jusque dans la mort ; il s'est laissé tomber entre les mains du Père et par là, il a sanctifié tous les samedis saints de notre vie. Le silence de Dieu dans le repos de ce septième jour, en ce grand et saint sabbat, murmure déjà la nouvelle création du huitième jour. Et l'Église fait silence pour l'entendre.

Mais avec Elle, tous ceux que la mort retenait captive, ceux qui, depuis le début de l'humanité, attendaient que s'ouvrit la porte du ciel, entendent. Car le Christ, descendant au shéol, va à leur mystérieuse rencontre, prenant Adam, et avec lui toute l'humanité, par la main, comme le montre si bien l'icône de la descente aux enfers, la véritable icône pascale de l'Orient : « Éveille-toi, ô toi qui dors ! Relève-toi d'entre les morts ! Christ t'illuminera ! » (Ep 5,14). Alors un premier pressentiment de Pâques traverse le silence de l'Église ; après l'horreur du Golgotha, un premier frisson de joie ravive son attente : non, Dieu ne peut abandonner son âme au shéol, il ne peut laisser son fidèle voir la corruption (cf. Psalme 16,10). Il est descendu « pour tirer de la prison ceux qui habitent les ténèbres » (Is 42,7), « et celui qui est descendu, c'est le même qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux, afin de remplir toute chose » (Ep 4,10).



L'icône pascale de la Résurrection : le Christ descend aux Enfers prendre l'humanité qui y était retenue par la main.

C'est pourquoi le Samedi Saint n'est pas un jour de lamentation ni de deuil, mais le jour d'un silence aimant. Certes, baptisés en Christ, nous sommes ensevelis avec lui dans la mort (Rm 6,4) et, de cette mort, nous avons déjà un avant-goût, car nous mourons tout au long de notre vie... Mais notre espérance repose aujourd'hui dans le silence comme le Christ repose au tombeau, et avec Marie, avec les saintes femmes, nous nous asseyons près du tombeau pour entrer dans la tendresse et la douceur du repos de Dieu : de lui seul vient le Salut.

Le Samedi Saint est le jour du silence de Dieu, un silence qui exprime l'amour en solidarité que le Fils de Dieu rejoint en comblant le vide que seule la miséricorde infinie de Dieu le Père peut remplir. Dieu se tait, mais par amour. Rejoignons la [Vierge Marie par la prière](#), elle qui a vécu ce Samedi Saint dans l'attente et l'espérance

Le Samedi Saint ne connaît ni célébration (ni adoration) eucharistique ni communion aux présanctifiés. Si l'Église se rassemble pour la [Liturgie des Heures](#), elle n'a pourtant jamais voulu instituer une célébration particulière pour faire mémoire du Christ au tombeau. Son maître s'est vraiment endormi dans la mort, et elle accueille dans la foi et le silence toute la profondeur de ce mystère.

Écartelés entre le désir de nous taire dans l'amour devant cet abaissement de Dieu et l'espérance paisible qui veut être partagée, la Fraternité de Jérusalem se rassemble au plein midi de ce grand samedi pour célébrer un office de tradition orientale, l'Office de la Descente aux Enfers. Toute la liturgie traduit cet étonnement craintif de voir « l'Immortelle Vie descendre vers la mort » et cette certitude lumineuse que « l'enfer fut renversé par la splendeur de sa divinité » (Premier Tropaire) ; de voir le cœur de Marie transpercé par un glaive et de l'entendre sans hésitation confesser : «...mais tu changeras mon deuil en la joie de ta résurrection » (Deuxième Tropaire). Les psaumes et les cantiques s'ouvrent à leur tour à ce double mystère : chantés (et c'est le seul jour dans l'année !) non pas en polyphonie, mais recto tono, sans antienne ni doxologie à la fin, ils expriment tous ce même ébranlement intérieur, pour se tourner tout de suite vers l'espérance et la certitude du salut : «Sauve-moi, car, dans la mort, nul souvenir de toi — le Seigneur accueillera ma prière» (Ps 6) ; «je descendis au pays dont les verrous m'enfermaient pour toujours — mais tu retires ma vie de la fosse, Seigneur, mon Dieu» (Jonas 2), «des profondeurs je crie vers toi, Seigneur — écoute mon appel !» (Ps 129).

Les lectures, elles aussi, nous gardent éveillés dans cette même attitude - exigeante - à la fois d'un infini respect et d'un grand silence (l'Evangile nous montre le Christ enseveli et mis au tombeau), mais aussi d'une attente vivante et espérante (la première lettre de Pierre proclame le Christ prêchant la Bonne Nouvelle à ceux que la mort retenait captive). En réponse, le choral de l'attente de la résurrection, comme une première lueur de Pâques, acclame déjà dans l'espérance «Jésus vainqueur, amour plus fort que notre mort !», et Marie, que notre dernier chant rejoint auprès de son Fils endormi dans la paix, nous enseigne une dernière fois en ce Samedi Saint l'abandon au Père qui ouvre déjà les portes de la vie pour relever le Fils d'entre les morts, pour prendre aussi auprès de lui tous ceux à qui le Christ a tendu la main : «Viens ! Mon Père t'attend ! La salle des Noces est prête. Le royaume des Cieux s'ouvre à toi !» ([Épiphane, Homélie du Samedi Saint](#)).